

... *du printemps* de Thierry Thieû Niang

une lecture, un poème

Patrick Autréaux

voler boiter

Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant.

C'est par ce vers que s'achève l'essai de Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, introduisant à la pulsion de mort.

Moteur ou axe de la répétition et de la vie circulaire, de la destruction à l'œuvre en nous, autour de nous, dynamique qui tisse son réseau de filaments en une toile qui engrisaille, nous ankylose, ligote, piège, et dont les bras armés revêtent des noms divers : maladies, deuils, séparations, prisons du cœur ou des êtres aimés, clichés inculqués et idées toutes faites, haine ou trop grand amour de soi, carcan d'images collées sur nous comme des écailles ulcérales, et dont on croit qu'elle sont notre peau – tout ce qui fait fermer les yeux bien avant de mourir.

Ce que Thierry Thieû Niang propose, et tout particulièrement avec ... *du printemps* est peut-être l'inversion de cette mécanique noire, qui tord et entortille, use le mouvement dans le grand cercle du vivant. Et à regarder ces vieux bras qui s'ouvrent vers le vent, l'allant de ces courses joyeuses et presque en rage heureuse d'être au bord du déséquilibre, ces cercles qui se superposent et se déplacent, il semble que soit déjoué quelque emmêlement, celui d'un groupe, celui de chacun de ses membres en lui-même.

Avec des prisonniers, des autistes – des corps empêchés, comme il le dit – ou ici avec des personnages âgées, Thierry Thieû Niang entraîne à l'opposé de la trotteuse, contre toute attente, un groupe ou un monde usé déjà et qui cherche encore, se laisse emporter, rompant par la marche ou la course son ressassement, ses routines, vers une sorte d'origine, vers une vigueur retrouvée, réveillée.

Mais une vision poursuit, secret non avoué de l'ordonnateur peut-être, son amoureuse ambition : faire du cercle répété une spirale aspirante et transformante.

Voici ce que j'ai vu.

Un nid d'araignées humaines tombées du perchoir de leurs rôles et assignations, ces idées fixes qui filent la mort en nous. Araignées sidérées, déroutées, qui s'élancent une à une.

L'infatigable collier du temps les circonscrit ici à rebours : temps de la mort qu'on retarde ou temps de la vie qu'on dénoue, déplie jusqu'à son terme ou sa source – avant de mourir.

Parce que quelque chose en elles réclame son dû, elles trottent en ordre, ces araignées, se dispersent, se rejoignent. Et puis chacune inlassablement s'échappe, selon sa trajectoire propre, écarte ses bras, étoile ses mains, défait ce qu'elle a dû ou cru devoir toujours faire, et court. Pauvre bestiole qui s'invente des ailes ou des flammes. Toute à son élan pour se soustraire à l'invisible chaussure qui écrase, voici qu'elle devient oiseau ou feu, puis s'assagit, se replie, ayant goûté l'ivresse de son aptitude à vivre ce qu'elle est secrètement, pour ralentir et finalement se retirer du groupe – apaisée accomplie.

Pas un cri, pas un mot, les araignées sont muettes.

Sous nos yeux, grâce à un de ces sorciers qui ne font pas leur numéro pour rire, dans ce cirque ou arène de musique, démêlant la profonde toile au-dedans qui les embrouille encore, elles se désensorcèlent de ce qui serre des nœuds en soi à force de ne se croire qu'araignées ; elles chantent leur chant de vie pure et s'illuminent de vivre jusqu'au bout – seule vérité seule source.

C'est alors que se distingue, choisi ou élu, celui des danseurs pouvant faire face, symbole peut-être de ce vivant, advenu, et qui, tiré de son puits d'effort, s'extrait du multiple et de l'obscur.

Petite araignée transfigurée par la brutale bonté d'être enfin soi, un peu comme celle dont Hugo dit que Dieu fit le Soleil.

Désormais étoile au milieu des étoiles, dans cette nuit noire qui entoure tout.

The Ancient of Days

Est-ce un cadran d'horloge qui trotte contre son cours ?
ou l'empan d'un compas qui s'entraîne à effacer écrire effacer écrire
des cercles
jusqu'à l'hypnose, l'aura, la transe, jusqu'au passage ?

Compas dressé sur ses ergots,
et que déroulent les doigts d'un sorcier, enfant ou vieillard si vieux qu'il babille,
tourneur invisible au présent,
avec ses cheveux gris tombant en coiffe guerrière et les jambes repliées comme
du cristal,
fœtus du monde qui vient,
le corps têtu comme une montagne au soleil,
et qui embrassent les visages jaillis de la craie,
des cercles encore et des tangentes.

Et lui qui s'y reprend,
à force de visions tordues sur le sol et dans l'air,
Est-il l'œil qui guide le compas ou l'œil que dessine le compas ?

De là perché, en haut ou au dedans,
il fouille le jour et ses grandes mécaniques,
voici l'ancien et grand vivant,
entier dans ce regard sérieux, appliqué et distrait comme les petits,
et qui bientôt ne sait plus.

Il s'obstine à toiser le mouvement
du vivant et du non vivant, du jeune et du vieux, du dedans et du dehors, du
visible et de l'invisible,
Il précipite le oui et le non les yeux dans les yeux,
Il aura vécu la vérité.